dissipée par suite d'un fait nouveau,* qui a fait évanouir toutes ces illusions poétiques.

En traversant le lac depuis Winkel jusqu'au village de Stanzstadt,† on arrive à Stanz, chef-lieu du bas Underwald, qui mérite que le voyageur s'y arrête pendant quelques heures. On se rappelle avec peine la part que cette ville a prise dans la lutte sanglante qui a eu lieu lors de la dernière révolution. La ville occupe une charmante position dans une vallée délicieuse et pittoresque. Elle porte un caractère d'heureuse tranquillité qui produit une impression profonde sur l'esprit de l'observateur, même le plus indifférent. Parmi les objets intéressans qu'elle renferme, on remarque la statue de Winkelried, dont l'ancienne habitation, placée dans une prairie voisine, est l'objet de la vénération publique: cette maison appartient maintenant à la famille Trachsler. On voit aussi avec intérêt la maison de ville, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit,‡ le bienheureux Nicolas de Flüe apaisa les dissensions qui s'étaient élevées entre les confédérés. Un tableau, de Wolmar, représente l'ermite quittant sa femme et ses enfans pour consacrer le reste de ses jours à l'abstinence religieuse et à la retraite, dans un de ces lieux solitaires et sauvages, d'où il ne sortit dans la suite, comme un messager envoyé par le Ciel, que pour empêcher l'effusion du sang humain.

Stanz conserve encore des traces affligeantes de cette fureur révolutionnaire qui, en 1798, se manifesta particulièrement dans les petits cantons. Dans le mois de septembre de cette année, l'armée de Schauenberg, ayant ordre de soumettre le pays à la pointe de la bayonnette, entra sur le territoire par trois points différens, et porta le fer et la flamme jusque dans le centre du pays. Les habitans d'Underwald montrèrent, pour s'opposer à cette invasion, un dévouement patriotique digne des descendans de Winkelried. Mais leur résistance désespérée, leur inébranlable courage, et une antipathie pour le nom français que leur avaient inculquée leurs prêtres, ne purent l'emporter sur le nombre et la tactique supérieure de leur ennemi. " Nos pères," disaient-ils,

* En 1814, Hubert Kriens périt en voulant entrer dans la caverne, ce qui n'empêcha pas Ignace Matt, chasseur de chamois, de tenter l'expérience. Il trouva que la grotte a cent vingt pieds de longueur, sur quatre-vingt-dix de hauteur, et vingt-huit de largeur. Elle est creusée dans la pierre calcaire et n'a point de stalactites. Une eau extrêmement limpide en dégoutte sans cesse : on marche sur le sable et la marcassite. Deux blocs détachés sont en effet placés à l'entrée. Le premier peut avoir huit pieds de haut, et a quelque ressemblance avec une statue dont les coudes seraient appuyés sur le second bloc, qui a l'air d'une table : de là lui vient le nom de cave de S. Dominique.—*Heidegger.*

† Sur la partie la plus avancée de ce petit promontoire, on voit les ruines d'une ancienne tour qui, ainsi que la ville, fut brûlée dans la campagne de 1798.

‡ Vol. ii, p. 60.

" ont payé de leur sang notre précieuse indépendance : et nous ne la perdrons qu'avec le nôtre !"

La plume se refuse à tracer les horreurs qui furent la suite de ce fanatisme de bravoure. La vengeance et la fureur, refusant également de donner ou de recevoir quartier, amenèrent une guerre d'extermination et des scènes de carnage dont l'histoire offre peu d'exemples. Les mères et leurs filles, les vieillards et les enfans étaient employés aussi à la défense intérieure ; et, de tous, les plus heureux étaient ceux qui tombaient sur le champ de bataille. Les foyers furent inondés de sang, les prêtres égorgés au pied des autels, les maisons livrées aux flammes ; et, sans les efforts généreux de quelques officiers français, pas une seule habitation ne serait restée sur pied.

De Stanz à Sarnen, le paysage, comparé avec celui que nous venons de décrire, n'offre rien de remarquable. Cette dernière ville, chef-lieu du haut Underwald, est dans une fort belle situation à l'extrémité nord du lac, sur les rives duquel sont entremêlés une foule de hameaux, de petites habitations et de maisons de campagne. La ville est bien bâtie, et, sur une colline voisine, on aperçoit les ruines du château de Laudenberg, pris par stratagême en 1308, et dont nous avons déjà parlé.* On en a fait un arsenal, et il sert aussi de lieu d'assemblée pour le conseil cantonnal. De ce point, la vue de la vallée est du plus grand intérêt. De même que la ville de Stanz, celle de Sarnen renferme de grands établissemens religieux, des bâtimens publics élégans, et une belle église paroissiale. Dans la maison de ville, on voit un grand nombre de portraits historiques, représentant les hommes qui ont fondé la liberté ou défendu les lois du pays.

Lorsqu'on quitte Sarnen, on arrive, en suivant un paysage couvert de bois jusqu'au pied du mont Brunig : le Pilate paraît dans le fond, et le délicieux lac de Lungern† déploie près de là le brillant cristal de ses eaux. Cet endroit est certainement un des plus beaux de la Suisse : entouré de trois côtés par des montagnes couvertes de verdure, le village de Lungern offre un caractère de tranquillité dont il est difficile de donner une juste idée. On se trouve là à une élévation de deux mille trois cent vingt pieds ; et, dans le lointain, on aperçoit les sommets neigeux du Schreckhorn et des autres géans des Alpes bernoises, dont les cimes, frappées par les rayons du soleil levant, resplendissent de pourpre et d'or.

Vu du point où il se montre avec le plus d'avantage, point qu'a choisi le dessinateur, le lac de Lungern forme un tableau qui peut à peine être égalé

* Vol. i, p. 150.

† La belle gravure jointe ici représente le lac vu du côté de Sarnen. Dans le fond, on voit l'Oberland